

techniques modernes et revalorisation culturelle

les arts plastiques

Il y a des tournants de la vie où tout peuple conscient prend la mesure de son destin. L'Afrique indépendante doit avec sérénité s'interroger sur son devenir.

Comme on a pu le constater, les discours « fleuves » des politiciens de l'Afrique politicienne ne nous ont pas apporté la vraie indépendance ; les feux de joie n'ont été que des feux d'artifices dont la clarté éphémère ne nous a pas permis d'avancer. L'obscurité qui les a suivis a été particulièrement déconcertante. Nos chants, nos défilés, nos mouvements de foules n'ont abouti qu'à un gigantesque carnaval où chacun a pris le masque de son choix : pourvu qu'il soit dans la danse. Cette angoissante situation ne peut durer, si nous ne voulons pas courir le risque d'une nouvelle aliénation. La personnalité africaine est bel et bien menacée d'extinction. Certes quelques rares leaders commencent à prendre conscience du danger et s'émeuvent. Mais il y a les autres... Nous sommes arrivés au tournant de la vie où nous devons prendre la mesure de notre destin. Sans passion, ni précipitation, mais avec calme et sérénité nous devons regarder l'avenir en face, le jauger, et voir la part que nous devons laisser aller à l'oubli, et celle que nous devons préserver comme la bonne semence à enfouir sur le nouveau terrain.

C'est un moment d'option fondamentale. Tout faux pas peut être lourd de conséquences.

Il nous faut surtout éviter d'être des robots livrés à tous vents, car il nous importe maintenant de donner un sens à notre vie : c'est-à-dire

appréhender, choisir. « Or, il n'est possible de choisir que si la personnalité, le sens critique, le goût se sont développés ».

Avec la personnalité et le goût nous atteignons l'art.

L'art peut nous permettre de donner un sens nouveau à notre vie. En effet, il est le support de la vie mentale dont il est le souffle. Son rôle et son utilité, comme le fait remarquer René Huygues, ne se découvrent pleinement que si on se hausse jusqu'à la philosophie.

abordons le modernisme

Pour nous il ne s'agira pas de lutter contre le modernisme. Bien au contraire, il faudra l'utiliser comme un moyen supplémentaire pour dynamiser nos propres possibilités.

Le modernisme n'est pas le verso de la tradition ou l'antipode de la personnalité. Il est, dans le cas du développement normal d'une société, le bourgeon par lequel l'arbre de la vie assure sa vitalité et sa survie.

Il n'y a rien de plus illogique et de plus aberrant que d'opposer le modernisme à la tradition, surtout quand ce modernisme émane d'une évolution sociale.

Le modernisme dans le sens plénier du terme est l'ensemble des nouveaux objectifs que l'homme s'est fixés pour régir ses actes, son milieu et ses aspirations.



Certes le modernisme effraie parce qu'il remet en cause des principes établis, des habitudes héritées, des règles sociales désuètes. Il effraie surtout parce qu'il provoque une insécurité dans nos esprits en rendant précaires et fragiles les lois, les acquisitions que l'on a crues jusque-là inviolables. Avec le modernisme, toutes les institutions qui endiguent une société peuvent céder. C'est ce qui, précisément, inquiète la masse. Cependant il est libérateur. Il nous impose une vision nouvelle des choses.

Il ne peut y avoir évolution sans changement, d'où l'impérieux besoin pour nous autres Africains d'admettre la modernité, comme une nécessité, si nous ne voulons pas comme le végétal courir le risque de la sénescence : phénomène par lequel l'arbre trop vieux, ne pouvant plus régénérer ses cellules, dégénère, et meurt.

Cette modernité africaine ne doit pas être synonyme d'une nouvelle singerie, d'une copie servile et béate de tout ce que l'étranger déverse en Afrique. Et si jamais nous pensons que celle des autres peut être la nôtre sans aucun aménagement, nous courons une fois de plus à un nouvel égarement.

Un sage voltaïque affirme « si quelqu'un a fait un saut dans le feu, il lui reste un autre saut à faire ». Avec la colonisation nous sommes d'accord avec Joseph Ki-Zerbo, nous avons fait un saut dans une situation rude, et il nous reste un bond prodigieux à faire. Dans quel sens sera fait ce bond ? Ceci ne dépend que de nous. Il faut, quel que soit son sens, qu'il reflète une prise de conscience très nette de notre devenir. Il ne nous faut ni plagiat, ni poncif, ni même adaptation. Il faut que notre modernité soit étroitement liée à notre essence et à notre milieu. Nous devons tout faire pour qu'elle ne soit pas un greffage, mais plutôt une transformation progressive de l'espèce.

Pour qu'un modernisme puisse contribuer à la revalorisation de notre culture il nous faut d'abord, vis-à-vis de la tradition, agir comme un jardinier qui, pour magnifier son arbre et l'approprier pour une nouvelle floraison, élague, en débarrassant son végétal de tout ce qui encombre ou constitue un poids inutile. Quant aux influences modernes, elles seront utilisées comme un engrais dont le choix et la dose doivent permettre d'atteindre un épanouisse-

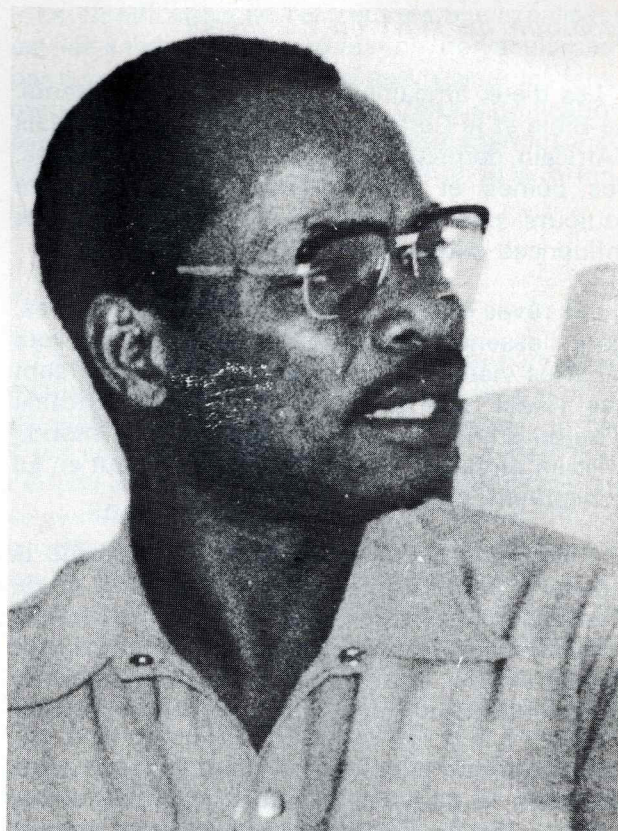
ment véritable. Le nègre se refuse de n'être que consommateur. Il veut être désormais fournisseur d'idées et d'objets au même titre que les autres. Il veut forger son monde à l'image du temps. A ce rendez-vous du donner et du recevoir cher à Hampaté-Bâ, le nègre africain ne veut pas être un vulgaire garnement dont le rôle serait de cirer les chaussures ou de veiller au sommeil des seigneurs. Au rendez-vous de l'universel, le nègre africain ne veut pas être un accompagnateur, il veut être lui-même et retrouver sa dignité jadis bafouée.

Un proverbe arabe dit que la vie est faite de ceux qui servent le thé, et de ceux qui le boivent. Il est peut-être temps que nous songions à prendre nous aussi le thé. Et pour que ce thé ne soit ni à l'arabe, ni à l'européenne, ni à la chinoise, il faut que nous le fassions à l'africaine.

C'est dans cette voie impérieuse que l'utilisation des techniques modernes pourraient permettre la revalorisation de notre culture. Il ne s'agira pas de tourner le dos aux acquis du monde moderne d'aujourd'hui, mais au contraire, tirer à notre avantage tout ce qui peut nous aider à ériger notre propre culture. Ce n'est ni rétrograde, ni absurde de vouloir d'abord se retrouver soi-même en se débarrassant des oripeaux et des plumeaux que nous ont valu nos flirts ou nos contraintes du passé. C'est une logique qui ne peut être que le préalable de nos futurs rapports avec les autres.

Dans le cas spécifique des arts plastiques, une démarche analogue à celle du jazz dans le domaine de la musique serait souhaitable. Comme on le sait, nos frères arrachés à leur milieu d'origine, et transplantés en Amérique, ont créé en s'inspirant des rythmes africains qu'ils avaient conservés, et de l'instrumentation moderne qu'ils avaient trouvée là-bas, une musique originale : le jazz. C'est une musique toute imprégnée des valeurs culturelles nègres et des conditions de vie qui ont prévalu à sa création. Elle traduit le nègre nouveau, refait à l'image de son milieu et de son temps, car le jazz n'était pas que le tam-tam : il était aussi saxophone, mais surtout la somme des deux.

Le « vaudou » africain comme on le voit n'a pas été taillé en marbre, mais le marbre a donné naissance à un nouveau « vaudou ». Ce n'est pas seulement une mue mais une mutation. Une mutation qui a prouvé la vitalité de notre flore culturelle. Au lieu de s'étioler par inadaptation ou par vieillissement, cette flore culturelle s'est épanouie sous la nouvelle forme. Ceci est la preuve **flagrante** que nos arts peuvent évoluer en s'aidant des techniques modernes pour non seulement refléter l'homme africain nouveau, mais tendre à l'universalité.



Cette démarche est possible dans le domaine des arts plastiques. Déjà des artistes comme Tall Papa au Sénégal, Lattier en Côte-d'Ivoire, Koffi Atoubam au Ghana, El Salahi du Soudan, Skunder Boghossian en Éthiopie, Tingatinga en Tanzanie, l'école de Poto-Poto des années 1956 et celle d'Otchiogbo au Nigeria révèlent la nouvelle prise de conscience des Africains dans le domaine de la création artistique.

Tous ces artistes ont en commun leur enracinement dans la culture africaine d'où ils puisent leur force pour se développer et s'épanouir au nouveau jour. Ils n'ont guère tourné le dos au modernisme en temps que source technique dont ils peuvent tirer des possibilités supplémentaires pour dynamiser leur savoir. J'utilise pour ma propre part des appareils ultra-modernes pour tailler le marbre, des fours électriques pour assurer la cuisson de ma céramique, des tubes de peinture pour organiser mes toiles. Mais je ne peins pas des jocondes, je ne sculpte pas des apollons de Belvédère. Je ne cède pas non plus à la fascination des masques Bobo, ou des terres cuites d'Ife. Je les considère comme des acquis d'un passé irrémédiablement comptabilisé. Ce qui compte, c'est ce que peut l'Africain d'aujourd'hui au bénéfice d'un futur immédiat, car le vrai problème de la culture négro-africaine de notre temps n'est pas de faire étalage exclusif de ce que fut le nègre, de ce qu'a pu faire le nègre, mais de ce qu'il est capable d'apporter en héritage aux générations de demain.

évolution du sujet ou du thème

Les dieux africains sont morts ou agonisants. La Bible et le Coran se partagent l'Afrique. Mais l'Africain demeure, avec ses drames, ses joies, ses peines et ses réussites, dans un cadre toujours plus difficile à maintenir hors des influences extérieures.

Les rêves d'antan sont remplacés par d'autres, dont l'essence enivrante oriente l'Africain vers d'autres visées, d'autres aspirations. Et ce sont ces visées qui donnent aux artistes africains d'aujourd'hui une autre conscience d'un monde africain moderne à ériger et à parfaire tout en lui conservant son originalité.

L'art des artistes africains engagés révèle la nouvelle connaissance de notre monde et du monde, qui est cette « participation de chaque force individuelle à toutes les forces universelles et humaines ». Cette connaissance va au-delà du concret ou de l'immédiat disponible.

Les œuvres actuelles, par leur langage neuf, attestent la nouvelle position que se découvre l'artiste africain face aux nouvelles contingences de sa vie et de son mode. Elles sont les témoignages irréfutables du changement qui s'opère à notre insu mais qui ont des répercussions très grandes sur la société.

« Autrefois, comme le faisait remarquer Madeleine Rousseau, l'histoire fut exclusivement celle des dirigeants, mais, déjà à notre époque, une grève d'ouvriers, une révolte des peuples soumis, le massacre des résistants retiennent davantage l'attention et ont des conséquences autrement importantes pour l'humanité que la mort d'un roi. »

Les paysages peints à l'européenne, les beaux christs superbement crucifiés ont aussi fait place à des recherches nouvelles qui engagent beaucoup plus l'artiste et son monde.

Dans le domaine technique pur, en dehors de l'instrumentation moderne, nos modes d'investigation peuvent simultanément prendre appui sur l'Afrique et sur les acquis de techniques modernes. Nous ne pourrions qu'en être enrichis.

Une légende, qui sans doute est vérité dans la vie de Picasso, dit qu'un jour un explorateur, ami du grand maître de l'art moderne, lui conta qu'en Afrique : « il avait eu la curiosité de voir la réaction des nègres devant une photographie. Il leur mit sous les yeux sa propre photo, en uniforme d'officier de marine, un nègre la prit, la retourna dans tous les sens et finit par la lui

rendre sans comprendre. L'explorateur tenta de lui expliquer que cette photo c'était son image. Le nègre rit, incrédule, et, prenant un papier et un crayon, se mit à faire le portrait de l'officier. Il dessina, à sa façon, la tête, le corps, les jambes, les bras dans le style des idoles nègres, et tendit l'image à son modèle. Mais, se ravisant, il reprit le dessin, il avait oublié les boutons brillants de l'uniforme. Il se mit à ajouter les boutons à son dessin. Seulement, au lieu de les mettre à leur place, il les disposa tout autour du visage ».

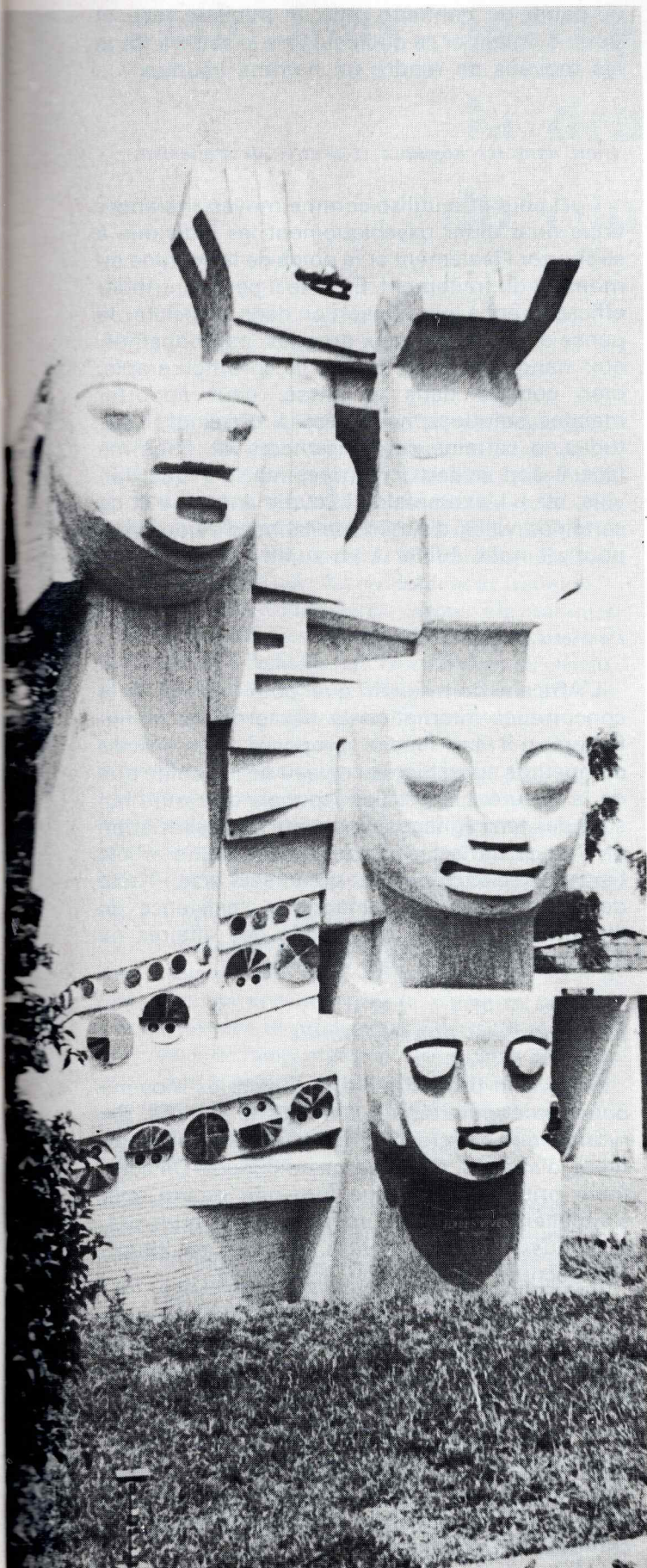
Comme on le voit, pour le nègre, l'être n'est pas seulement ce qui apparaît aux yeux, mais ce qu'il est au regard de l'esprit. Les boutons clinquants qu'il a ajoutés sont des ornements et non des éléments de vie. A partir de ce moment, leurs places pourraient varier suivant l'inspiration.

L'exemple d'Hokoussaï rapporté par Henri Focillon est aussi très édifiant.

Hokoussaï, grand peintre japonais, a cherché à peindre sans ses mains. On dit qu'un jour, devant le Shōgoun, ayant déployé sur le sol son rouleau de papier, il y répandit un pot de couleur bleue, puis trempant les pattes d'un coq dans un pot de couleur rouge, il le fit courir sur sa peinture, où l'oiseau laissait ses empreintes. Et tous reconnurent les flots de la rivière Tatsouta, charriant les feuilles d'érables rougies par l'automne. Sorcellerie charmante, où la nature à l'air de travailler toute seule à reproduire la nature. Le bleu qui se répand coule en filets divisés, comme une onde véritable, et la patte de l'oiseau, avec ses éléments séparés et unis, est semblable à la structure de la feuille. Son pas qui pèse à peine laisse des vestiges inégaux en force et en pureté, et sa démarche respecte, mais avec les nuances de la vie, les intervalles qui séparent de fragiles dépouilles emportées par une eau rapide.

Ces deux formes d'investigation riches d'enseignement peuvent constituer des bases nouvelles pour une éducation artistique. En réfutant, d'une part, l'académisme, et en introduisant, d'autre part, de nouvelles méthodes d'appréhender le monde de la création, elles illustrent quelques aspects les plus inattendus des possibilités qui s'offrent à l'artiste.

Mais il convient toutefois, comme le recommande Freud, de faire une distinction entre un éclair d'intuition, souvent oublié par la suite, et une idée sérieusement élaborée dont toutes les complexités sont étudiées et qu'on finit par faire admettre. Il se trouve là une différence comparable à celle qui existe entre un simple flirt et un mariage légitime, avec toutes ses obligations et toutes ses difficultés.



La signification de ces œuvres ainsi réalisées est liée à l'instant de leur création, non seulement par les techniques mises en œuvre pour les faire, mais aussi par leur contenu. Cette signification est une prise de conscience rendue manifeste au regard de l'esprit par l'intermédiaire de la forme.

en finir avec les mythes

La signification de l'œuvre doit être connue et expliquée au public, car il ne faut pas qu'il y ait un décalage entre le monde de la création et lui. C'est ce qui avait fait trop souvent penser que l'artiste créait pour l'avenir. Ce sentiment trouvait sa justification dans le retard du public qui ne reconnaît l'œuvre que cinquante ou soixante ans après qu'elle fut créée. Incompris certains artistes se consolent en songeant au succès de leurs œuvres quand ils seront morts. Madeleine Rousseau rapporte le cas d'un tapissier qui forçait ses couleurs, en mesurant la perte d'éclat que la lumière leur ferait subir, et il travaillait pour que ces couleurs soient telles qu'il les voulait dans un siècle.

Ce qu'il faut éviter c'est de réduire l'artiste à ne vivre que dans l'espoir d'un triomphe après sa mort car, en fait, l'art signifie le présent, un présent qui engage l'avenir, un présent qui porte le futur, c'est pourquoi l'éternel peut être contenu dans le présent. Le mythe du triomphe de l'artiste, après sa mort, réside dans le retard du public sur ceux qui créent. C'est un mythe que nous devons désormais éponger.

le public

Pour qu'une revalorisation culturelle soit valable et porte tout son fruit, il faudrait qu'elle soit issue de l'effort de tout le monde. La culture, **marque distinctive d'une civilisation** ne saurait être le résultat d'une cogitation exclusive d'une « élite » ou d'élucubrations de savants, d'artistes ou d'écrivains.

Un vaccin peut être l'œuvre d'une personne au bénéfice du public. Mais une culture est une lente acquisition et une prise de conscience progressive de la société. Elle émane de l'évolution et du besoin qui, déjà à l'origine, avait poussé les hommes à vivre ensemble. Elle est le reflet de toutes les connaissances que les hommes d'une société ont mis en commun pour assurer leur survivance en temps qu'hommes.

Or, dans nos sociétés traumatisées par l'idée d'un sous-développement, le public sacrifie aisément

ment le culturel à l'économie. Pour lui, il y a un temps pour l'économie et un temps pour le culturel. C'est le risque le plus grand que nous courons aujourd'hui. Et si jamais le ventre se développait au détriment du cerveau, nous nous verrions dans la triste situation de l'araignée qui, en dehors de la toile qu'elle tisse toujours de la même façon, n'est capable d'entreprendre une aventure qui ne puisse aboutir à son ventre. On nous oblige à ne regarder que notre ventre, au lieu d'avoir le regard braqué vers l'avenir, vers les étoiles, vers le rêve. Un rêve qui peut être la préfiguration de l'homme noir de demain.

Il faudrait pour qu'une revalorisation culturelle puisse être possible renouer avec le public présent, l'actualiser, lui redonner confiance en élevant sa réflexion et son sens critique. Il faudra aider le public à réduire l'écart qui le sépare de son temps.

Sur l'écran de la vie, l'art a changé la vision du monde, mais l'artiste n'est pas seul concerné, il y a les autres, les autres qui comptent autant que lui dans cette recherche de l'Africain nouveau. C'est pourquoi il importe que le public participe.

Il s'agira beaucoup plus d'essayer de sauver ce qui peut être encore sauvé sans attendre plus longtemps. L'œuf cassé doit s'attendre à de multiples transformations. Dans le cas présent nous sommes nous-mêmes notre propre cuisinier : faisons tout pour que l'on ne nous fasse plus manger ce que nous n'avons point envie de consommer.

L'art dans la rue

L'expression artistique dans les espaces publics doit devenir une des conditions de l'animation des milieux d'expansion publique où l'homme tout en se relaxant poursuit sa formation, sa culture générale. La conception de ces lieux et les moyens artistiques mis en œuvre pour les animer doivent être des plus adéquats pour la formation de l'esthétique et de l'éthique nationales, sans pour autant tomber dans un endoctrinement politique ou idéologique quelconque.

Cela « exige » que les artistes de toutes disciplines participent à part entière aux prises de décision ou à l'élaboration de tout programme social, éducatif, économique, etc., car si le résultat final est la recherche du bonheur de l'homme par l'homme, il est normal que ceux qui vivent en permanence le drame du peuple apportent leur lumière sur les conditions de vie qui ont été les leurs. Il est certainement plus facile à un affamé, à un clochard, à un opprimé

de parler du bonheur, qu'à un ministre repu et dodu d'imaginer ce que peut être la souffrance et les moyens de rendre un homme heureux.

L'art dans les hôpitaux et centres de traitement

L'art peut être utilisé comme moyen thérapeutique pour aider psychiquement les individus à supporter l'isolement et le poids de la solitude au moment du traitement. Ensuite il peut contribuer efficacement à leur réinsertion dans la société. Je pense en particulier aux drogués, psychopathes, aux handicapés. En outre, la chromothérapie, bien connue dans le passé, peut apporter maintes solutions heureuses à certaines lassitudes, à certains comportements de l'homme face à son milieu (chambre, maison, quartier, ville, etc.). L'exemple de l'Égypte ancienne et de certaines villes d'Amérique latine d'aujourd'hui pourrait nous édifier à ce sujet.

L'art et l'industrie

L'Africain doit savoir que pour résister à la concurrence internationale des produits manufacturés, il lui faudra proposer des articles compétitifs aussi bien au niveau de la qualité que de la beauté. Les articles japonais d'aujourd'hui sont des témoignages éloquents de l'association de l'art et de la technique. Dans chaque article l'art et la science ne sont qu'un seul acte : l'acte de créer ce qui peut magnifier l'existence de l'homme. L'Africain du monde des affaires ne doit jamais perdre cela de vue.

le rythme est dans l'homme

Selon son propre génie, il choisit les moyens pour les communiquer, tel que le rythme. Ce rythme qui est créateur de son, de gestes, de mots, d'images, de volumes ou d'idées. De cette force primitive, l'homme fera une œuvre, elle s'appellera jazz, danse, negro spiritual, musique, mais aussi poèmes, théâtre, peinture, sculpture, architecture, équation ou découverte.

Et si ce carnaval de l'Afrique indépendante peut se décupler en ces rythmes créateurs, le monde africain aura gagné. Tout est détermination, choix, puissance inventive.

Le modernisme négro-africain pourra devenir une réalité au bénéfice de l'universel et sauver l'homme de l'enlissement technocratique à l'occidentale, en ramenant le monde à un progrès compatible avec l'humanité.

Paul Ahyi